

PRAXÉOLOGIE DE LA DÉNOMINATION DES OPÉRATIONS MILITAIRES EN AFRIQUE ET EN ASIE

Ibraogo KABORE

ibmboreka@yahoo.fr

Université Joseph KI-ZERBO, Burkina Faso

Résumé: La fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle sont marqués par des poches de conflits ouverts. Au nombre de ces conflits figurent les offensives militaires menées en termes de représailles à l'encontre d'un État, d'une communauté, d'une faction rebelle, etc. Contrer les velléités sécessionnistes et/ou expansionnistes sont, entre autres, des raisons souvent évoquées. Une des particularités de ces campagnes militaires est qu'elles sont généralement configurées nommément avant leurs exécutions. C'est ainsi qu'il y a eu l'opération Tempête du désert contre l'Irak de SADDAM Hussein dans les années 90, Bordure protectrice en 2014 menée par Israël dans la Bande de Gaza contre le Hamas, Opération ou plus exactement Bataillon Badenya, qui trouve ses origines dans la Mission internationale de soutien au Mali (MISMA) en janvier 2013 sous la coupole de l'Union Afrique. Badenya I est entré sous commandement des Nations Unies le 1er juillet 2013. Par la suite, il y a eu Badenya II, III, etc. On pourrait également citer Opération Panga aux frontières du Mali et du Burkina Faso. Elle a été une opération conjointe entre les forces maliennes, burkinabè et celles françaises pour traquer d'éventuels terroristes qui se retrancheraient aux frontières du Mali et du Burkina Faso. En dehors de la dernière opération ci-dessus citée, les dénominations des trois autres faises militaires ci-dessus matérialisées font figure du corpus de cet article. Le constat est que ces dénominations à architecture singulière ne semblent pas neutres. L'objectif de cet article est donc d'essayer de comprendre les motivations profondes de ce faire et les enjeux stratégique- politiques qui en émanent. Mais avant, il s'agira pour nous d'identifier les différents niveaux pertinents qui sont à la base de la génération de ces parcours sémémiques. La présente réflexion évoluera par le truchement d'une approche sémio-pragmatique.

Mots-clés : Sémio-pragmatique, stratégie, public, opérations militaires

PRAXEOLOGY OF THE NAMING OF MILITARY OPERATIONS IN AFRICA AND ASIA

Summary: The end of the 20th century and the beginning of the 21st century are marked by pockets of open conflict. Among these conflicts are military offensives carried out in terms of reprisals against a State, a community, a rebel faction, etc. Countering secessionist and / or expansionist tendencies are, among other reasons, often mentioned. One of the peculiarities of these military campaigns is that they are

generally configured by name before their execution. This was how there was SADDAM Hussein's Desert Storm Against Iraq in the 1990s, Protective Edge in 2014 led by Israel in the Gaza Strip against Hamas, Operation or more precisely Badenya Battalion, which has its origins in the International Support Mission to Mali (MISMA) in January 2013 under the umbrella of the African Union. Badenya I entered command of the United Nations on July 1, 2013. Subsequently, there was Badenya II, III, etc. We could also cite Operation Panga on the borders of Mali and Burkina Faso. It was a joint operation between Malian, Burkinabé and French forces to track down possible terrorists who would entrench themselves on the borders of Mali and Burkina Faso. Apart from the last operation mentioned above, the names of the three other military faïces above materialized appear in the corpus of this article. The observation is that these denominations with singular architecture do not seem neutral. The objective of this article is therefore to try to understand the deep motivations for doing so and the strategic-political issues that arise from it. But before, it will be a question for us of identifying the various relevant levels which are at the base of the generation of these semantic courses. This reflection will evolve through a semi-pragmatic approach.

Keywords: Semi-pragmatic, strategy, public, military operations

Introduction

Depuis la seconde guerre mondiale, le monde est resté relativement paisible. Relativement, puisque si depuis 1945 le monde n'a plus connu de Grande Guerre¹, il n'en demeure pas moins qu'il connaît de temps en temps, çà et là, des théâtres de conflits souvent très limités dans le temps et dans l'espace. Une des spécificités de ces faïces militaires est qu'ils sont pour l'essentiel des cas définis nommément avant leurs réalisations. Ce qui suscite l'interrogation majeure suivante : quel intérêt y a-t-il fondamentalement à configurer nommément une opération militaire ? Ce faisant, notre préoccupation essentielle ici est de tenter d'appréhender les enjeux stratégico-politiques du faire dénommatif dans la préparation et la réalisation des opérations militaires. Dans cette tentative, les questions spécifiques suivantes peuvent être posées :

L'essentielle ici est de tenter d'appréhender les enjeux stratégico-politiques du faire dénommatif dans la préparation et la réalisation des opérations militaires. Dans cette tentative, les questions spécifiques suivantes peuvent être posées :

-manifestement, le faire dénommatif ne répond-t-il pas à un besoin de configuration identitaire des opérations militaires envisagées ?

¹ A la dimension des deux conflits mondiaux du XXe siècle même si des guerres telles celles de Corée et du Vietnam ne sont pas négligeables.

-A ces différentes dénominations ne sont-elles pas arrimées des actions perlocutoires, c'est-à-dire des forces pour provoquer un certain nombre d'effets sur le(s) public(s) cible(s) ?

- Si oui, ces actions perlocutoires ne participent-elles pas foncièrement à l'atteinte des objectifs militaires définis en amont ?

La réflexion ici engagée s'inscrit dans la sémio-pragmatique telle que définie par Roger Odin. Amalgame de l'approche sémiologique d'obédience immanentiste et pragmatique, la sémio- pragmatique telle que prônée par Roger Odin materialize « les effets potentiels du texte, élaborant la relation qui s'instaure entre lui et son lecteur, notamment par l'étude des traces laissées par l'émetteur dans le message et de la manière dont celles-ci font sens pour le spectateur ». « L'émetteur laisse une trace de son « vouloir-dire » dans le message qu'il transmet, le récepteur fait intervenir une part plus ou moins importante de son inconscient lors de la réception et un regard sémio-pragmatique permet de le relever ». Il en émane au moins deux niveaux de compréhensions. Dans un premier temps, tout texte est porteur des actes de langage direct et/ou indirect de son (ou ses) destinataire(s) sur lesquels le lecteur devra Odin, Roger (2000). De la fiction. Bruxelles : De Boeck Université. Hanot, Muriel (2002). Télévision ? Réalité ou réalisme ? Introduction à l'analyse sémio-pragmatique des discours télévisuels. Bruxelles : De Boeck, p. 9. Janssen, Catherine ; Chavagne, Stéphanie, et al. « L'exploitation de la responsabilité sociétale de l'entreprise dans la publicité télévisuelle : une étude exploratoire (En ligne) http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RPVE_484_0051: article consulté le 10 septembre 2012 à 10h 45 mn. s'appuyer pour décrypter sémantiquement le texte à lui soumis. Dans un second temps, l'expérience interprétative du lecteur sur la base de ses connaissances encyclopédiques est au cœur de la théorie sémio- pragmatique. Ce faisant, plus qu'un simple destinataire, le lecteur revêt le manteau d'un co-énonciateur, prenant dès lors une part active dans le rendu sémantique du texte en l'occurrence.

Justement, ce sont ces deux niveaux d'articulation de l'approche sémio-pragmatique basés d'une part sur les traces textuelles du « vouloir-dire » du destinataire et d'autre part sur le lecteur en qualité de co-énonciateur qui justifie le choix de l'approche sémio-pragmatique pour ce travail sur les dénominations des opérations militaires.

En effet, sur la base du corpus construit, une des visées-vedette de cette étude est de s'appuyer sur les traces des destinataires englobées dans les dénominations des opérations militaires pour essayer d'appréhender les différents effets de sens que ces dernières donnent à configurer.

S'appuyant sur la sémio-pragmatique, ce travail s'articule autour d'un certain nombre d'hypothèses :

- la dénomination formalise nommément, donne une identité aux faits militaires envisagés;
- elle regorge d'un certain nombre de niveaux pertinents⁶¹ qui sont à la base de la génération du sens;
- elle participe fondamentalement à l'atteinte des objectifs politico-stratégico-militaires définis pour l'occasion;

Partant de ces hypothèses, il s'agira pour nous d'analyser les motivations qui sous-tendent en arrière-plan ces dénominations. Dès lors, nous essayons d'apporter notre contribution à une meilleure compréhension des enjeux inhérents aux dénominations des opérations militaires. Pour y parvenir, nous avons répertorié un certain nombre d'entre elles spatialement étalées sur les continents africain et asiatique et temporellement établies entre la fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle. Les sources de ce répertoire des noms des opérations militaires sont essentiellement les médias, en l'occurrence, Cf. les niveaux ci-après des différentes dénominations: les versants symbolique, idéologique, historique, de l'interaction stratégique, le choix de la langue, etc.

les journaux, la radio et la télévision, les recherches documentaires et celles sur l'internet. En effet, via nos lectures pour notre culture personnelle et par le truchement des médias, nous avons connaissance de ces différentes opérations militaires. Toutefois, quand il s'est agi d'écrire cet article, nous avons élargi nos sources en faisant des recherches sur l'internet. Sur une dizaine de dénominations d'opérations militaires répertoriées initialement, trois ont été finalement retenues et tiennent lieu de corpus de cette étude: Opération Tempête du désert au Koweït contre le dirigeant irakien SADDAM Hussein dans les années 1990, celle Bordure protectrice dans la bande de Gaza en 2014 et le bataillon Badenya envoyé au Mali en 2013 par le Burkina Faso⁶².

Le choix de ces éléments du corpus d'étude répond à un double besoin: d'une part, celui de la proximité spatiale pour le bataillon Badenya et temporelle pour ce dernier et Bordure protectrice. D'autre part, celui de la diversification temporelle pour Tempête du désert, et spatiale pour les deux opérations qui ont eu pour théâtres d'opération respectifs le Koweït et la Bande de Gaza.

Un des intérêts de cette hétérogénéité spatiale et temporelle est le suivant: chercher à savoir si ces différentes dénominations partagent des aspects au-delà des divers points

qui les démarquent⁶³ même si le caractère restreint du corpus peut être appréhendé comme une faiblesse dans ce sens.

S'inscrivant théoriquement dans une approche sémio- pragmatique, cette réflexion évoluera conformément au canevas ci- après:

-primo, nous situerons le contexte d'émergence des opérations militaires et leurs objectifs manifestes;

- secundo, nous chercherons à cerner les motifs latents qui gouvernent ces dénominations;

Après la présentation du schéma canonique de ce travail, nous abordons son point inaugural qui a trait aux conditions d'apparition des opérations militaires.

Nous faisons une présentation beaucoup plus fournie de ces faïres militaires au niveau de la rubrique suivante.

Par exemple, il est manifeste que ces dénominations se discriminent littéralement sur le plan sémantique.

1. Quelques opérations militaires : contextes de manifestation et objectifs matérialisés

Les opérations militaires du corpus de cette étude, nous l'avons vu, sont d'espace, de période mais également d'ampleur variés. En rappel, elles ont pour noms Tempête du Désert débutée le 17 janvier 1991, Bordure Protectrice et Badenya⁶⁴.

Dirigée par les États-Unis, Tempête du désert est une opération militaire englobant une force hybride internationale qui a évincé l'armée irakienne du Koweït. En effet, après la première guerre du Golfe, l'Irak dont l'économie était en piteux état a envahi militairement le Koweït en guise de représailles consécutives à la rupture de ce dernier de la solidarité entre les pays exportateurs de pétrole. L'objectif affiché de l'opération Tempête du désert a été donc de libérer le Koweït des griefs de l'Irak. Ce qui a été fait.

Quant à Bordure Protectrice, elle est une opération militaire de Tsahal⁶⁵ contre le Hamas dans la Bande de Gaza. Enclenchée le 08 juillet 2014, l'objectif affiché était de faire cesser les nombreux tirs de roquettes qui s'abattaient sur le sud d'Israël, une zone frontalière de la Bande de Gaza. Le bilan matériel, économique et humain a été impressionnant notamment chez les Palestiniens de Gaza.

Pour terminer, citons le Bataillon Badenya 1, Bataillon burkinabè qui a vu le jour à la faveur de la Mission internationale du soutien au Mali (MISMA) sous l'égide de l'Union Africaine. Tout cela est intervenu dans un contexte où le Mali était en bute à la progression apparemment inexorable de nombreuses factions djihadistes vers Bamako, la capitale malienne. L'ambition était de contrer et de neutraliser la menace en l'occurrence.

Au regard de ce qui précède, les expéditions militaires sont nombreuses et dispersées tant spatialement que temporellement. Il en

Nous nous bornerons ici à Badenya 1 qui a débuté « au sein de la Mission internationale de soutien au Mali (MISMA)...sous l'égide de l'Union Africaine »

Appellation de l'armée israélienne.

Mouvement politico-militaire contrôlant la Bande de Gaza et dissident de l'autorité palestinienne.

découle également que leurs différentes appellations englobent des actes de langage direct et indirect à des fins stratégiques.

2. Les dénominations des opérations militaires : enjeux stratégique-politiques

Les dénominations des opérations militaires se discriminent, nous l'écrivions précédemment, suivant l'opération, l'espace et le temps. A cela, il faut adjoindre la langue utilisée pour la dénomination qui, elle aussi, varie souvent, tout comme le contenu sémantique de ces dénominations, etc. Ainsi, Tempête du désert, Bordure protectrice et Badenya se démarquent nommément. Et, il se trouve qu'en toile de fond, chacune de ces dénominations participe à l'atteinte des objectifs assignés respectivement à chaque opération. Il reste à savoir comment tout cela se configure.

2.1. *Tempête du désert*

Ce faire militaire a eu lieu près du Golfe persique, c'est-à-dire en plein désert. C'est d'ailleurs ce que tente de suggérer le complément du nom « du désert » de la dénomination. Et, comme nous le rappelions, cette opération a été une coalition d'armées menée par les États-Unis, réputé première puissance militaire du monde. Il apparaît que la dénomination de l'opération surfe sur cette image de puissance de feu. Cet état de faits est porté non seulement par le mot « Tempête » mais aussi par celui du mot « désert » qui est son complément. Les niveaux de ces éléments grammaticaux exploités sont notamment le niveau sémantique et celui symbolique.

En effet, « Tempête », signifie littéralement « Explosion subite et violente de quelque chose, bruit violent ». Le même lexème signifie par ailleurs « Violente agitation psychologique, politique, etc. ». Un autre dictionnaire l'envisage comme : « un événement météorologique violent. Elle est caractérisée par des vents forts, souvent accompagnés de précipitations intenses... A noter que les vents peuvent parfois amener avec eux des particules, donnant naissance à des tempêtes de sable ou de neige».

Ainsi, littéralement, le lexème « tempête » met en avant les sèmes : /bruit assourdissant/ ; /violence inouïe/ ; /traumatisme psychologique/.

Dans cette perspective, le choix du mot « tempête » dans la dénomination, présage de la puissance de feu qui va intervenir. Elle sera écrasante, totale, dommageable sur tous les plans: sur le plan environnemental, physico-humain et psychologique. C'est le domaine des extrêmes, des superlatifs quasiment. L'image est que l'humain a beau prendre toutes les précautions qui s'imposent, il demeure fragile face aux intempéries, aux phénomènes météorologiques. Il n'y peut rien.

Le phénomène décrit gagne en acuité lorsqu'on accole au mot « Tempête », le complément du nom « du désert ». En effet, sur le plan géographique, le désert est quasiment dépourvu de couvert végétal, c'est le domaine par excellence des dunes de sable, des températures extrêmes et des vents violents.

Une tempête du désert serait donc impitoyable, foudroyante et densément destructrice. Celui qui subit, du fait du vent violent qui se soulève à une vitesse inouïe, est désarmé, ne voit plus rien et ne peut rien. Il est tout de suite détruit.

Choisir donc une telle dénomination qui opère à la fois sur le plan sémantique et symbolique, c'est passer un certain nombre de messages à l'endroit d'un certain nombre d'acteurs. Par ailleurs, c'est un message porteur d'effets psychologique participant à la tactique de guerre.

Le premier acteur visé est l'ennemi : il lui est signifié que le faire sera écrasant, total et disproportionné. Ici, se trouve miroitée la puissance de l'arsenal militaire devant être mobilisée et son caractère écrasant, dévastateur pour l'ennemi.

Les enjeux d'un tel miroitement sont les suivants : d'une part, jouer sur la psychologie de l'ennemi, l'affecter psychologiquement, le désarmer à la limite sur le plan psychologique, le dérouter en la matière. Ce faisant, l'ennemi peut s'avouer vaincu et céder aux exigences de la partie exerçant la pression : cette stratégie n'a pas eu ici les

effets escomptés, la guerre ayant effectivement eu lieu. D'autre part, l'ennemi peut faiblir psychologiquement et favoriser le succès de l'offensive de la partie qui attaque, ou capituler le plus tôt possible.

Avec une telle dénomination, message est aussi adressé aux autres pays, à d'autres pays dans un but dissuasif. La tactique est de les impressionner sur le plan de l'arsenal militaire déployé afin d'espérer calmer d'éventuelles velléités agressives de leur part.

Il apparaît aussi que cette démonstration de force militaire peut être une publicité à la vente pour les industries d'armement de ces différents pays coalisés.

Comme on le voit, l'articulation sémantico-symbolique de la dénomination de l'expédition militaire « Tempête du désert » configure pragmatiquement une interaction stratégique en adéquation et en ramification avec les objectifs militaires définis pour l'occasion. La campagne militaire déclenchée dans l'enclave palestinienne en 2014 contre le Hamas semble relever d'un acte performatif similaire.

2.2. *Bordure protectrice*

En rappel, c'est la dénomination donnée à l'opération militaire israélienne intervenue en 2014 contre le Hamas en représailles aux tirs de roquettes émanant de la Bande de Gaza et qui ne cessaient de s'abattre sur le sud d'Israël.

Au regard de ce qui précède donc, Israël aurait cherché à se protéger, à faire cesser les tirs de roquettes, de s'en mettre à l'abri. Appréhendé de la sorte, l'adjectif « protectrice » paraît pertinent, opportun ici. Toutefois, le mot « bordure » considéré, une dimension stratégique prend corps. Sur cette lancée, on dira par exemple que l'appellation « bordure protectrice » est plus stratégique qu'une appellation telle « représailles protectrices » ou « offensives protectrices ».

Dans les deux dernières dénominations, il se dégage un manque d'humilité, une attitude de va-t'en guerre, belliqueuse, une rhétorique guerrière. Une telle image n'est pas de nature, n'est pas plus encline à rallier l'opinion publique internationale et même nationale à la cause défendue, à la posture adoptée. En cela, l'appellation « bordure protectrice » est plus stratégique, plus dissimulatrice de la réalité décrite et même a tendance à victimiser Israël, à avaliser son agir, à pousser à prendre parti pour elle et à discréditer le Hamas. Ainsi, le choix de l'appellation cherche à rallier, à avoir la faveur de l'opinion publique nationale et internationale et à identifier la partie adverse comme la partie belliqueuse de laquelle Israël cherche à se mettre à l'abri via le faire militaire.

Certes, via le substantif « bordure » et même l'adjectif « protectrice », transparait la puissance d'Israël sur le plan militaire mais la dénomination suggère que cette armée puissante est humainement utilisée et agit par contrainte. Bien qu'elle soit puissante, elle se contente de se protéger, de se mettre à l'abri : la stratégie de victimisation. Il apparaît bien que cette sorte d'euphémisme contraste avec la réalité de l'opération qui était très écrasante et qui a fait beaucoup de morts du côté Gazaoui au point que la communauté internationale a fini par la qualifier en substance de réaction disproportionnée. Il émerge donc que la dénomination a été dissimulatrice, euphémique de sorte que l'opinion a mis du temps avant d'être alertée et ce, par l'entremise des images venant des théâtres d'opération.

Au total, la dénomination « bordure protectrice » participe activement à l'articulation de l'appareillage stratégique du faire militaire dont elle tient lieu de dénomination. Ce faisant, elle concoure fondamentalement à l'atteinte des objectifs militaires fixés en l'occurrence. Une opération militaire comme « bordure protectrice » se discrimine en partie de celle dénommée « Le Bataillon Badenya » par le fait que cette dernière a pour espace topique l'Afrique, notamment la frontière Malo-burkinabè.

2.3. *Le Bataillon Badenya*

Il est une opération militaire burkinabè, selon Bertrand Dakissaga alors lieutenant, qui trouve ses origines dans la Mission internationale de soutien au Mali (MISMA) en janvier 2013 sous la coupole de l'Union Africaine. En effet, après la chute du régime du dirigeant libyen Mouammar Kadhafi en 2011, de nombreux combattants fortement armés ont quitté la Libye et prendre pour cible le Mali, mettant ainsi en péril la stabilité de ce pays frontalier du Burkina Faso. Par devoir de solidarité, le pays des hommes intègres y a déployé le Bataillon Badenya I. Ce Bataillon est entré sous commandement des Nations Unies le 1er juillet 2013. Par la suite, il y a eu Badenya II, III, etc.

Une attention particulière permet de percevoir que la dénomination ici fait appel à deux langues : le français et le bambara. La première portion de la dénomination « Le Bataillon... » figure en français et la seconde « ... Badenya » est manifeste en bambara. Ce qui configure un public hétérogène. Le français articule un public francophone et/ou français. Le bambara matérialise un public bambaraphone. Le bambara est une langue nationale africaine parlée au Burkina, au Mali et dans d'autres pays voisins de ces deux pays. Ce faisant, elle configure un public africain, malien, burkinabè, etc. Dès lors, elle revêt le manteau d'une langue transnationale dans le cadre ouest africain ; un statut qu'elle partage avec le français.

Dire que le français est une langue transnationale voudrait dire qu'elle est nationale, ici burkinabè, et déborde sur d'autres États. Son érection au statut de langue nationale, suggérée mais non encore acquise, tient au fait qu'elle est devenue la langue première de certains enfants burkinabè. A. Batiana rend bien compte de cette situation singulière.

Toutefois, la langue de Molière a une autre plus-value : elle fait office d'une langue internationale, voire transcontinentale. Toute chose qui définit un public africain, européen, asiatique et américain. Pour ce faire, elle a un public beaucoup plus élargi.

Par ailleurs, le français a un statut de langue officielle au Burkina Faso, au Mali et dans la quasi-totalité de l'ensemble des pays où est parlé le bambara. Ce qui fait d'elle la langue du pouvoir, de l'administration et de prestige.

En résumé, le français est une langue à ancrage intercontinental, international, africain, sous régional ouest africain et (donc) burkinabè. Le bambara est une langue africaine, partiellement sous régionale ouest africaine et nationale du Burkina Faso. Les deux langues se rejoignent sur le fait qu'elles ont une base africaine, sous régionale ouest africaine et burkinabè. À cela s'ajoute le fait que le bataillon ici analysé est burkinabè. Une des émanations de ce qui précède est que le sème /burkinabè/ est le plus prégnant ; sème manifesté de manière marquante par le choix du mot Badenya à coloration nationale, et dans une moindre mesure, par celui du français qui tendrait à se nationaliser de plus en plus.

Cette architecture symbolisée emphatiquement par le lexème Badenya rend compte d'un certain patriotisme : un attachement à la mère patrie et une exaltation de ses valeurs, en l'occurrence, son patrimoine linguistique.

Ce patriotisme s'observe également dans la distribution des fonctions attribuées aux deux langues concernant la dénomination qu'est Le bataillon Badenya.

Il s'observe que le français est dévolu à un sens générique et le bambara, langue nationale, est confiné à un rôle de particularisation.

Si la dénomination dans sa totalité a une fonction de définition identitaire à minima pour la réalité décrite, c'est surtout le bambara qui donne une identité rigoureusement démarcative à cette dernière. En effet, à l'échelle mondiale, plusieurs bataillons ont existé, existent et existeront. C'est donc dire que le lexème « bataillon » a une charge sémantique générique, dépourvue d'un ancrage contextuel quelconque. Son sens est à un stade notionnel même si cette genericité est atténuée par l'article défini « le » accompagnant le nom « bataillon » et jouant un rôle d'embrayeur.

On peut postuler sereinement que si le contingent en partance pour le Mali a été dénommé bataillon par les experts militaires, c'est qu'il en manifeste au moins les caractéristiques fondamentales. Néanmoins, à ce stade de son identification, il n'est pas démarqué d'autres bataillons nommément de façon tranchée.

Nommément, sa nette distinction d'avec les autres bataillons est portée par le lexème *Badenya* figurant en langue nationale bambara, aidé comme nous l'écrivions précédemment par l'article défini « le » déterminant le substantif « bataillon ». C'est ce qui le particularise fondamentalement.

Parallèlement, un autre fait mérite d'être souligné : le mot bataillon n'est pas d'origine africaine. Conséquemment, il réfère, en plus de figurer en français, à une réalité, à un faire militaire importé, étranger aux pratiques militaires traditionnelles : un rôle de compensation.

Ce faisant, tout se passe comme si le français n'a été sollicité, en terme de dénomination, que pour prendre en charge la partie de l'appellation générique à priori difficile à trouver dans les langues nationales d'origine africaine⁶⁷. Fort de cet état de fait, il apparaît que le français a été sollicité par nécessité et non par choix délibéré et que la langue choisie de plein gré est la langue nationale bambara.

Il s'érige alors qu'il y a une sorte de mise en branle de la fibre patriotique, voire nationaliste via ce choix. Une telle posture rend

Le français peut avoir également été choisi pour sa stature internationale. En effet, même si le mot *Badenya* est supposé sémantiquement hermétique à la majorité des Africains et au reste du monde, la partie figurant en français, en l'occurrence, « Le bataillon... » permet de limiter la casse en donnant accès à un auditoire beaucoup plus élargi qu'il s'agit au moins du domaine militaire, voire de l'armée.

Matériellement compte d'une façon d'appeler les Burkinabè à adhérer à l'initiative d'envoyer un contingent au Mali et à faire bloc derrière leur armée. C'est également un patriotisme véhiculé à l'endroit de l'effectif du bataillon engagé. Il lui est en quelque sorte indiqué et tracé les grandes lignes de son attitude en terre malienne ; ce que le peuple burkinabè attend de lui : agir en soldats intègres, honorant le Burkina Faso.

Il en découle que le français est utilisé stratégiquement. Sa convocation ouvre à un large auditoire : national, régional, africain et mondial. Au surplus, sur le plan national, il prend en compte la frange des nationaux qui l'ont comme leur unique langue nationale. Ainsi, cette présence du français élargit le public cible en conférant une dimension internationale à la dénomination du point de vue du sens.

Toutefois, en arrière-plan, c'est la langue nationale burkinabè, en l'occurrence, le bambara qui est mis en vedette avec les connotations y afférentes : patriotisme, intégrité, nationalisme.

Ce nationalisme comme nous le mentionnions précédemment vise à faire en sorte que les Burkinabè adhèrent au projet d'envoyer un bataillon au Mali et qu'ils le soutiennent par patriotisme : le patriotisme est de nature à transcender les clivages et à fédérer les énergies.

Cependant, le nationalisme souhaité ne se veut pas en terme de repli sur soi, introverti, mais extraverti, ouvert aux autres peuples, au reste du monde. Cette posture, c'est le mot *Badenya* qui en donne l'écho.

Si le Burkina est un pays dit indépendant et souverain, il apparaît, on l'a déjà vu, qu'il partage un certain nombre de valeurs avec le Mali : la langue bambara, celle française, la proximité géographique, etc. Ainsi, culturellement et géographiquement, les deux pays sont proches. Par ailleurs, sémantiquement, « *Badenya* » signifie « fraternité ». Une des racines dérivées de ce mot est *fratrie* qui réfère à l'ensemble composé de tous les enfants d'une même famille. Ici, avoir un lien de sang et/ou vivre sous un même toit n'est pas le critère déterminant. L'essentiel se définit par les liens affectifs noués entre eux.

Ce contenu sémantique du mot *Badenya* présuppose que le Burkina et le Mali sont liés aussi bien sur le plan géographique qu'affectif. Ils ont forgé un vivre-ensemble commun au point que leurs destins sont désormais liés.

Cet argumentaire en plus de préparer les mentalités des Burkinabè, de justifier toute la pertinence et la nécessité du projet d'envoyer un contingent au Mali, de viser à conjoindre au dit projet l'adhésion populaire, est par ailleurs dans une logique d'interaction intersubjective tournée vers le peuple malien.

Militairement, il s'agit d'aller aider le Mali à la réinstallation de son autorité sur tout son territoire avec le retour progressif de l'administration. Stratégico-politiquement, la dénomination tend à définir une certaine proximité, une certaine complicité du peuple burkinabè avec le peuple malien. Ce qui est une conquête psychologique, une stratégie de captation : postuler des liens affectifs et fraternels avec les officiels et le peuple malien. Ce faisant, c'est une façon de conquérir le cœur des populations dont le bataillon aura en charge la sécurisation. C'est aller à la conquête des plus sceptiques par la postulation des liens fraternels et achever de briser des résistances éventuelles. Dans cette perspective, il apparaît que non seulement, le bataillon œuvre par la dénomination à faciliter son insertion au sein de la population, à se faire accepter afin

d'exécuter sereinement sa mission, mais aussi à se montrer solidaire, sympathique et proche du peuple malien en ces périodes difficiles : la diplomatie linguistique ou par la dénomination. C'est une façon de postuler que le peuple malien est le prolongement du peuple burkinabè. On le voit, le peuple malien fait partie des destinataires de la dénomination.

La part de patriotisme qui transparaît dans le choix d'une langue nationale, en l'occurrence le bambara, dans la dénomination, est une façon de préconiser un règlement endogène du conflit, d'appeler à des solutions endogènes, voire africaines.

La figuration prégnante de la langue africaine bambara configure également les insurgés comme co-énonciateurs. Sa présence éclipsante du français arrimé souvent à tort ou à raison à l'impérialisme vise à faire montre d'un affichage démarqué de la France.

Cela apparaît d'autant stratégiquement important que la France, appelée en rescousse alors que les factions rebelles menaçaient d'envahir Bamako, a été destructrice à l'encontre de ces dernières. Toute chose qui est à même de susciter de la haine à l'encontre de la France de la part des rebelles survivants et de leurs sympathisants.

Une telle stratégie de relégation de la France en arrière-plan dans la dénomination vise à apaiser ces insatisfaits en se montrant distant vis-à-vis de la France ; c'est flatter l'égo des rebelles rescapés et leurs partisans. Dès lors, c'est chercher à paraître aux yeux de ces derniers en terre malienne non pas comme des occupants à la solde de la France perçue comme un ennemi mais comme des frères africains, des voisins venus témoigner leur sympathie et offrir leur service au règlement du conflit, de la mésentente. C'est une opération de manifestation de solidarité à l'endroit du peuple malien et non un acquiescement aux ordres de l'Occident représenté par la France, le choix de la langue nationale bambara mettant en exergue ce que Maliens et Burkinabè ont en partage.

Conclusion

La dénomination des opérations militaires n'est pas un faire marginal. Elle n'est pas disjointe des motivations profondes et des enjeux stratégique-politiques qui sous-tendent ces opérations militaires. En plus de définir, de formaliser nommément un faire militaire, elle participe à l'atteinte des objectifs aussi bien militaires, stratégiques, politiques que sociales présidant à ce faire dont elle constitue un maillon de la chaîne sur le plan de l'appareillage stratégique configuré pour l'occasion. Pour ce faire, elle est tournée vers l'opinion publique nationale et internationale. Un des objectifs visés est de se conjoindre du soutien, de la faveur de ces dernières. Les dénominations

étudiées dans le cadre de cet article, « Tempête du désert », « Bordure protectrice » et « Bataillon Badenya I » visent respectivement un certain nombre d'objectifs : d'une part, rallier les opinions publiques nationale et internationale au faire militaire occurrent et, d'autre part, créer les conditions d'un déroulement optimal de ces opérations militaires. Un des intérêts de cet article est donc de mettre au-devant de la scène un faire, certes, fréquent, la dénomination des opérations

militaires, mais dont les enjeux militaro-stratégico-politiques ne sont pas toujours examinés de près, l'attention étant généralement portée sur le déroulement de l'opération elle-même et les conséquences qui en découlent.

Références bibliographiques

- Beyala, Calixte (2018). « Voici ce que cachent les noms de code des opérations militaires françaises en Afrique », in SLT.
- Erik, Bertin ; Couégnas Nicolas et al. (2005). « Des outils sémiotiques pour la pensée stratégique », in Solutions sémiotiques. Limoges : Lambert-Lucas.
- Fontanille, Jacques (1983). « Stratégies doxiques, Explorations stratégiques », in Actes sémiotiques-Bulletin n°VI.
- Frémont, Anne-Marie (2013). « Comment sont choisis les noms des opérations militaires », in Le Figaro.
- Humbley, John. « Quelques enjeux de la dénomination en terminologie, in Cahiers de praxématique 36. Montpellier : Pulm.93-115.
- Janssen, Catherine ; Chavagne, Stéphanie, et al. « L'exploitation de la responsabilité sociétale de l'entreprise dans la publicité télévisuelle : une étude exploratoire ». », (En ligne) http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RPVE_484_00
- 51 : article consulté le 10 septembre 2012 à 10h 45 mn.
- Kaufmann, Laurence (2006). « Les voies de la déférence. Sur la nature des concepts socio-politique », in Langage et société n°117, pp. 89-115.
- Odin, Roger (2000). « La question du public. Approche sémio- pragmatique », in Réseaux, Volume 18, n°99.
- Veniard, Marie (2004). La dénomination propre La guerre d'Afghanistan en discours : une interaction entre sens et interférence », in Les Carnets du Cediscor n°1, PSN, p. 61-76.
- Ouvrages critiques
- Baup, Jacques (2003). Encyclopédie des terrorismes et violences politiques. Éditions Charles Lavauzelle, 752 p., (Collection Renseignement et Guerre secrète).
- Hanot, Muriel (2002). Télévision ? Réalité ou réalisme ? Introduction à l'analyse sémio-pragmatique des discours télévisuels. Bruxelles: De Boeck, p. 9.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1998). Les interactions verbales, Tome 1, 3e édition. Paris : Armand Colin.
- Maingueneau, Dominique (2009). Analyser les textes de communication, 2e édition. Paris : Armand Colin.
- (2002). Dictionnaire d'analyse du discours. Paris : Seuil.
- (2001). Pragmatique pour le discours littéraire, 3e édition. Paris : Nathan.
- Odin, Roger (2000). De la fiction. Bruxelles : De Boeck Université.
- Recanati, François (1981). Les énoncés performatifs. Paris : Minuit. (1970). -Quand dire c'est faire. Paris : Seuil.
- Searle, John Rogers (1972). Les actes de langage. Essai de philosophie linguistique. Paris : Hermann.